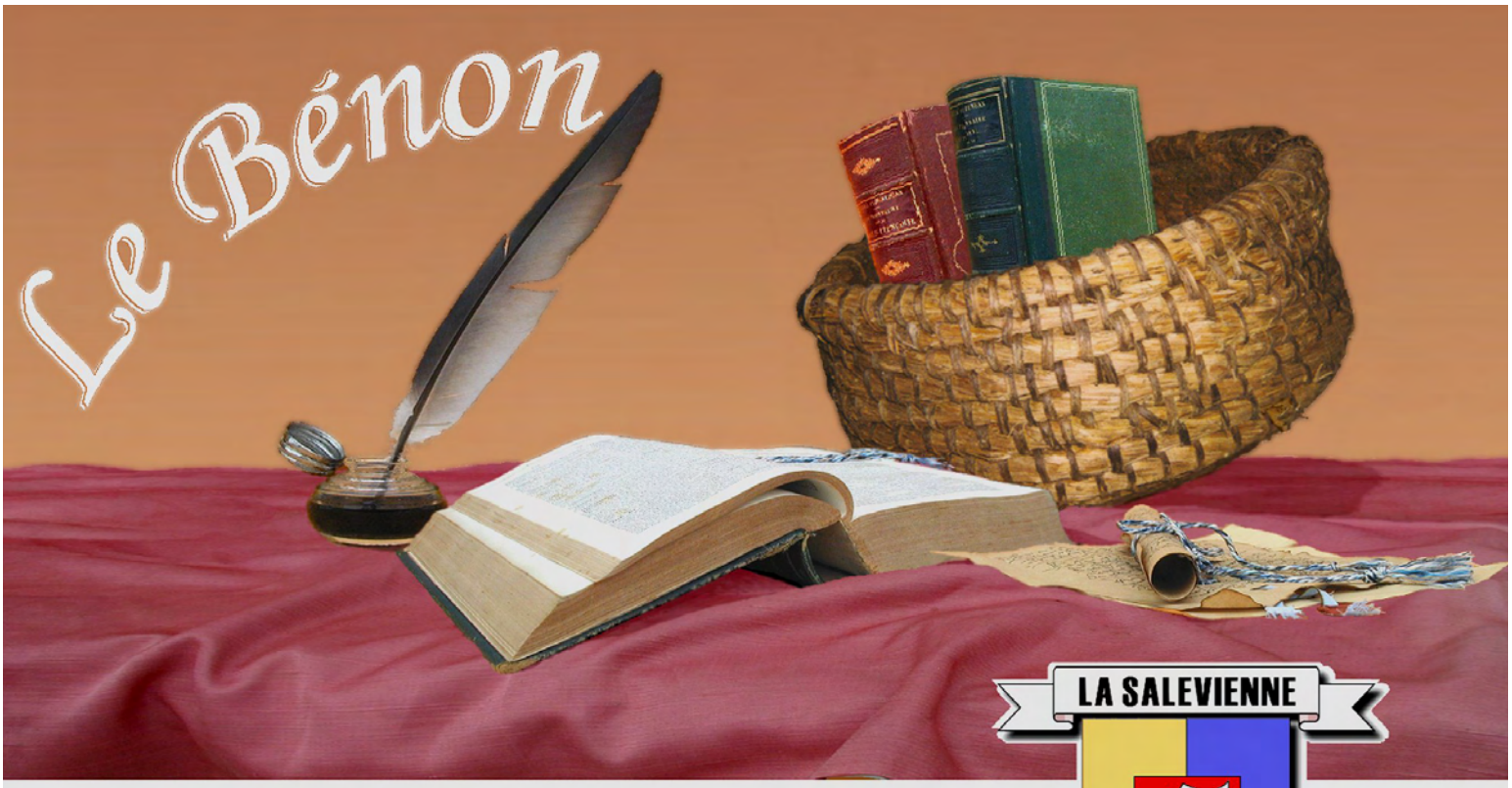


N° 82 – Octobre 2013

LA SALEVIENNE

AGENDA

Le vendredi 11 octobre à 20 h 30, salle de l'Ellipse à Viry, Manfred Schmitt évoquera les « Malgré-Nous », ces soldats alsaciens et mosellans enrôlés de force dans l'armée allemande, suite à l'occupation de l'Alsace et la Lorraine au début de la guerre 1939-1945.

Le mercredi 23 octobre, à la salle polyvalente d'Andilly, soirée historique et festive à l'occasion de la sortie de l'ouvrage de Dominique Bouverat ***« Andilly : Charly, Jussy et Saint-Symphorien. Pages d'histoire »,*** édité par La Salévienne. Dès 18 h l'auteur dédicacera son livre. À 19 h, Vincent Humbert, maire de la commune et Claude Mégevand, président de la Salévienne, ouvriront la cérémonie officielle, qui sera suivie d'une conférence de l'auteur sur son travail magistral. Vous êtes cordialement invités à participer à cet événement tant attendu !

Le samedi 26 octobre à 14 h 30, à la salle des fêtes du Chable, Cédric Mottier évoquera les terres du Chapitre et Saint-Victor dans le bailliage de Ternier : pouvoirs partagés entre Genève, Berne puis la Savoie (1536-1754).

Les 23 (à partir de 14 h) **et 24 novembre** (toute la journée), 20e salon du Livre savoyard à Ripaille. La Salévienne tiendra un stand. Les bénévoles sont bienvenus ; prière de se faire connaître, SVP.

Le vendredi 29 novembre, colloque « ***Les Pays de Savoie et la Grande Guerre : Quelles sources ? »*** aux Archives départementales de la Haute-Savoie. Préprogramme sur : www.lls.univ-savoie.fr/index.php?dossier_nav=1440

Inscriptions auprès de : archedep@cg74.fr

Téléphone : 04 50 66 84 20

Ce colloque est organisé par l'Université de Savoie et les Archives départementales de Savoie et Haute-Savoie. Il anticipe les manifestations du centenaire de la guerre de 1914-1918 qui feront l'objet d'un colloque/congrès entre sociétés savantes de Savoie et l'Université de Savoie et qui sera organisé en 2014 par La Salévienne. Cette manifestation portera sur l'année 1914 en Savoie (situation de la Savoie, l'entrée en guerre....). Pensez à proposer une conférence de 20 minutes.

ACTUALITÉS

Andilly. Charly, Jussy et Saint Symphorien Pages d'histoire

Andilly c'est un patrimoine bâti et documentaire, deux églises, des cadastres anciens, dont l'analyse est présentée dans ce livre. En outre, les communautés villageoises n'ont jamais vécu en autarcie totale. C'est pourquoi cette monographie multiplie les références sur l'histoire de plusieurs communes voisines de la région de Cruseilles, comme Cernex, Copponex, Saint-Blaise et le bourg même de Cruseilles, animées par de nombreuses interrelations.

Charly, Jussy et Saint-Symphorien, trois villages, trois destins, réunis dans une même entité communale, **Andilly.** À partir des principales sources historiques, les enquêtes et divers témoignages, l'ouvrage souffle sur la mémoire de ce terroir situé dans le Val des Usses, sur les pentes du mont de Sion, afin d'embraser et révéler à notre regard l'élan vital d'un temps social révolu mais encore si prégnant.

Laissez-vous donc conduire dans les méandres du passé d'Andilly, car si nous avons volontiers la nostalgie de la vie villageoise de jadis, nous la connaissons souvent fort mal.

Ce nouvel ouvrage signé Dominique Bouverat, édité par La Salévienne, sort le 23 octobre. Format 16 x 24 cm, 435 pages, 130 illustrations. 39 euros ou 45 CHF.

L'expérience pionnière de Saint-Julien : L'archéologie de la vie quotidienne

Dans chaque cité, chaque jour, de nombreux sites sont détruits au profit de ce qui apporterait une « richesse » supplémentaire. Pressées par leur expansion démographique et la spéculation immobilière, nombreuses sont les villes qui effacent toutes les traces de leur passé. Au service de l'économique, le pouvoir politique veut laisser croire que ça n'intéresse personne.

Par sa situation à la frontière entre Genève et la Savoie, la Suisse et la France, Saint-Julien eut une histoire riche et dramatique que la modernité veut faire oublier. Mais ce qui advint pèse encore sur le présent et oriente l'avenir. Perdre la mémoire, c'est refuser l'expérience qui permet de maintenir l'événementiel à distance.

L'analyse de ce qui fut justifie la science de l'histoire. L'histoire est indispensable à la connaissance d'un lieu et de son économie. Paradoxalement, notre époque diminue son enseignement alors que nos contemporains en ont soif. Jamais on n'a consacré à l'histoire autant de livres et de films, réservé autant de temps à la visite des musées et des monuments. Parallèlement, nos villes la rendent toujours plus abstraite en effaçant ses vestiges et en la réduisant à des plaques de rue sans relation avec ce qui s'y est passé. Ici les Sardes n'ont jamais gravi leur montée.

Saint-Julien aurait perdu ses lieux de mémoire si, depuis cinq ans, des citoyens n'en ressuscitaient à l'occasion des Journées du patrimoine. Seuls deux historiens avaient étudié son passé : César Duval (1879) et Abel Jacquet (1978), mais leurs livres sont peu accessibles et les événements qu'ils relatent n'ont laissé aucune empreinte matérielle. À preuve, sur l'emplacement de l'hôtel de ville, le château ducal détruit en 1826 dont on n'a pas conservé une pierre, ou l'église et les tombes burgondes, mises à jour en 1975, dont on n'a gardé que le nom en l'attribuant à une salle de sport !

Sous l'égide des associations La Salévienne, la Ville est à vous et Découvertes, certains ont décidé de lutter pour retrouver l'origine et la spécificité d'un lieu. Les Journées du patrimoine leur ont permis de sortir de l'ombre : le domaine David, le pont Manera, l'église et les champs de bataille de Thairy, le château d'Ogny… En 2013, ils franchissent une nouvelle étape en initiant l'inventaire patrimonial de la commune.

Inventorier, c'est rendre visible les valeurs dont une collectivité se dote pour exister et le patrimoine est la mémoire matérielle permettant d'appartenir à une culture. Nos premières recherches permettent d'inscrire l'histoire dans la topographie de la cité.

Parce que les archives sont dispersées entre Turin, Chambéry, Annecy, Genève et Carouge, quand elles n'ont pas disparu, cet inventaire introduit une méthode nouvelle croisant une « anthropologie domestique » à une « archéologie de la mémoire urbaine ». Originale, cette démarche transforme les habitants en acteurs. Ils participent du passé qu'ils retrouvent. La notion de patrimoine a beaucoup évolué depuis la création du premier

inventaire des monuments classés et contrôlés. Aux sept merveilles du monde antique, l'UNESCO en ajoute des milliers, substituant des éléments relevant de la culture (même virtuelle) à la création artistique. À l'analyse des monuments succède la connaissance du patrimoine fondant l'originalité d'un lieu.

Tout lieu est défini par une géographie et une histoire qui singularisent son identité. Cette dimension locale justifie le choix de vivre là plutôt qu'ailleurs ; elle traduit les relations que les gens entretiennent entre eux et avec la nature. Ses habitants en sont les premiers dépositaires d'où l'importance de leur contribution à l'inventaire. Ils doivent fouiller leur mémoire et leurs archives, leurs caves et leurs greniers pour retrouver l'Histoire (elle fut autant celle du peuple que celle des seigneurs !) à partir de leurs expériences et celles de leur famille.

Un groupe d'étudiants de l'Université de Genève, participant à un séminaire d'histoire de l'art du professeur Heila El-Wakil, a sélectionné certaines architectures remarquables de Saint-Julien. Ils ont trouvé des dates dans les archives et refait à partir des cadastres leurs évolutions. Mais plusieurs propriétaires avaient en leur possession de précieux papiers, dont les actes d'acquisition ou de succession, qui permirent de faire l'histoire du bâtiment et simultanément celle de la cité. Publics ou privés, il reste des ensembles authentiques de l'époque Louis XVI, Louis-Philippe ou Napoléon III qu'on devra être capable de transmettre.

Par ailleurs, autour des différents thèmes abordés dans les « Jeudis du Patrimoine », se sont échangés connaissances et découvertes, souvenirs et expériences dont l'écomusée Paysalp a gardé les traces visuelles et sonores d'un passionnant travail de mémoire. Pour avoir accueilli un public toujours plus nombreux et enthousiaste, les Jeudis du Patrimoine doivent se poursuivre.

Progressivement les habitants élaborent un « musée imaginaire du patrimoine » qui permettra de faire revivre les métiers, les techniques, les matériaux et la « mémoire de vivre » définissant l'identité de notre région à travers sa culture. La reconnaissance des patrimoines locaux est fondamentale quand le sauvetage de la planète rend prioritaires les sciences de la vie et de la terre. La modernité n'a pas effacé une économie de la nature et son exemplarité qui peuvent éviter que les intérêts privés grignotent l'espace public.

Jean-Luc Daval

Les fouilles de l'esplanade Saint-Antoine à Genève

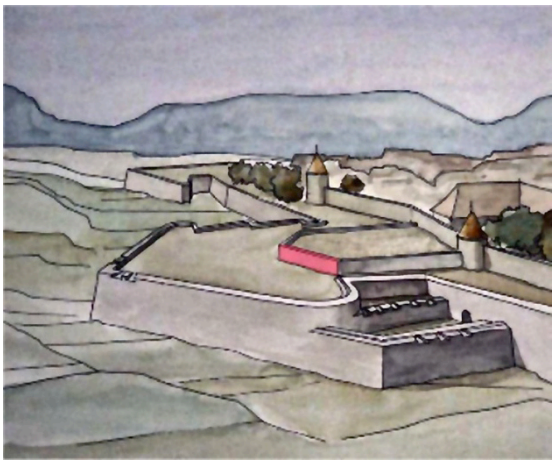
Le 28 septembre 2013 était organisée une visite du chantier archéologique de l'esplanade Saint-Antoine à Genève. Ce site immense se trouve à deux pas du Tribunal, de la Maison des syndicats et du collège Calvin. La foule se pressait pour écouter les archéologues cantonaux Jean Terrier et Évelyne Broillet. Une affluence qui fait plaisir à voir.

Des structures du II^{e} siècle avant J.-C. (avant Rome) ont été mises à jour. Il s'agit de fosses avec céramiques. Souvenons-nous qu'à quelques mètres d'ici, sous la prison Saint-Antoine, fut trouvée la sépulture d'un Gaulois assis (sacrifice humain ?). Notre site est-il proche d'un espace religieux celtique ?

Sous le Haut Empire (de - 58 à 313) Genève n'est qu'un *vicus*, une agglomération secondaire. La capitale de la *civitas* se trouve à Nyon. Le port, situé sur un axe économique important, est actif.

Un quartier gallo-romain se développe à l'est de la colline Saint-Pierre. Sous le tribunal, on avait déjà mis à jour une grande villa. De là, un superbe panorama se déroulait. Au S.O. du site fouillé, on a trouvé une pièce pleine d'amphores la tête en bas. Cette céramique du 1er siècle formait un vide sanitaire protégeant une construction de l'humidité. On connaissait déjà cette technique à Vienne et Saint-Romain en Gal, mais à Genève c'est inédit.

Après la crise du III^{e} siècle, la ville rapetisse et s'enferme. Ici, on était extra-muros, dans une zone de quartiers abandonnés. Sous l'Empire tardif (entre 313 et 443), on assiste au développement des petits cimetières dispersés



Reconstitution du bastion de Saint-Antoine (forme d'as de pique) avec le mottet de Saint-Laurent en surface et surélevé.

avec des églises funéraires vouées au culte des morts et encore dénuées de toutes activités paroissiales. À la fin du IVe siècle, un évêque s'installe à Genève et un important groupe épiscopal est bâti. On ne sait à quel endroit, une princesse fonde l'abbaye Saint Victor de Genève. Sous le collège Calvin on a trouvé des tombes du IVe siècle, et sous le Palais de Justice des sépultures en coffres de tuiles.

Ici même, sous l'esplanade, fut construite l'église funéraire Saint-Laurent, du nom d'un martyr milanais. On rencontre ce vocable à Lyon, Grenoble, Aoste, Milan et Genève. Le chœur et l'abside de l'église ont disparu, mais il reste de belles élévations de murs. Aux alentours de l'ancienne église, les archéologues ont mis à jour une quarantaine de tombes des VIe et VIIe siècle, en dalles de schiste et de molasse. Pour l'une d'elles, on avait récupéré un *ex-voto* dédié au dieu Mercure; sans doute y avait-il eu non loin du site un temple dédié à cette divinité.

Au cours du temps cette église funéraire fut partiellement abandonnée. Trop vaste, difficile à entretenir, le bâtiment avait rétréci. Une centaine de tombes en pleine terre date des XIe ou XIIe siècles. Le secteur des tombes s'arrête brusquement lorsque l'on se dirige vers l'ouest, comme s'il y avait eu une limite parcellaire (fossé, mur ?).

Ph. Duret

SORTIE

Visite du Bourget du Lac et Belley

Par un soleil radieux, le 21 septembre 2013, 26 Saléviens se sont retrouvés pour aller visiter le patrimoine savoyard ou ex-savoyard. La visite commence par le prieuré du Bourget-du-Lac construit vers les années 1058. Une légende nous explique qu'un certain Odilon, un moine clunisien, aurait fait une halte au Bourget en raison d'une forte fièvre. Pendant un songe il aurait vu le comte de Savoie et saint Maurice planter une croix. Le saint l'aurait ensuite touché et le lendemain Odilon était guéri. Ayant interprété cela comme un signe divin, il décida de faire construire un prieuré dédié à saint Maurice.

Les moines clunisiens ont quitté le prieuré en 1582 ; des jésuites leur succèdent jusqu'en 1773, puis les franciscains jusqu'à la Révolution ou il sera vendu comme bien national. Il finit par être acheté par la Comtesse de Choiseul au début du XXe qui le transforma et aménagea à son goût. Ses descendants le vendirent à un prix très avantageux en 1952 à la commune du Bourget-du-Lac. Le cloître actuel date du XVe siècle. Il a été construit, mais jamais terminé, par le prieur Oddon de Luyrieux. La galerie inférieure est de style gothique alors que la supérieure est romane, ce qui est une originalité. La partie supérieure (du XIVe siècle) a été récupérée dans l'ancien cloître et remontée sur la partie plus récente. Parmi les pièces qui entourent le cloître on notera une cuisine avec une très belle cheminée du XVe, un escalier à vis où la famille de Savoie pouvait accéder à une loge avec une ouverture donnant sur le chœur de l'église, pour assister à l'office en toute discrétion. La famille de Savoie a vécu au prieuré jusqu'en 1248, date de la construction du château de Thomas II. Dessous le chœur de l'église attenante au prieuré, se trouve une crypte du XIe siècle ou l'on voit des réemplois de la période romaine. Elle a été construite sur un temple romain dédié à Mercure. L'église a été fortement remaniée au XVe siècle sous le priorat de Aynard de Luyrieux. Elle sera surélevée avec un voûtement en ogive, typique de l'art gothique. Jusqu'au milieu du XIXe, l'église était séparée par un jubé surmonté d'une série de sculptures exceptionnelles du XIIIe siècle, avec des scènes de la bible : l'Annonciation, l'entrée du christ à Jérusalem, les Rameaux, la Pentecôte… À lui seul cet ensemble statutaire vaut le détour ; il est vraiment impressionnant par sa qualité et le nombre de scènes.

La journée se poursuit par la visite des ruines du château de Thomas II de Savoie ; situé tout près du lac, il est probable qu'autrefois les barques pouvaient y accoster. Il est considéré comme le seul château-fort du Moyen Âge en Europe qui n'ait jamais eu de vocation défensive mais uniquement de villégiature. De plan en quadrilatère avec quatre tours le délimitant à ses extrémités, il semble avoir été édifié à l'époque de Thomas II ou sous le règne d'Amédée V, comte de 1285 à 1323, dont ce fut le château natal. Le Bourget était une des résidences favorites de la cour de Savoie. Brûlé en 1456 et peut-être pas reconstruit, il devient la propriété des Nemours en 1524, des Berliet de Chiloup en 1589, puis au XVIIIe siècle des Buttet d'Entremont. Vendu en 1841, il sert de carrière de pierres jusqu'en 1849. Acquis par la commune en 1979, il est classé monument historique. Une des tours a été aménagée par le Conservatoire du Patrimoine naturel de la Savoie et permet la découverte des espaces naturels environnants, et en particulier les

marais avoisinant et leur faune. Belle vue sur le lac.

La promenade s'est poursuivie en direction de Belley, après être passé près de la Chartreuse de Pierre-Châtel. Capitale du Bugey, Belley a étonné plus d'un de nos Saléviens de par son patrimoine et son histoire. Belley était déjà un bourg à l'époque romaine. Situé sur la route Genève-Lyon, son nom proviendrait de la déesse de la guerre Bellone qui avait comme emblème une louve, reprise dans les armoiries de la ville. En 1077, le Bugey, qui peut se considérer comme une des plus anciennes terres savoyardes, est cédé par le Saint-Empire à la famille de Savoie. Il sera cédé à la France au traité de Lyon de 1601. L'évêque, seigneur indépendant, tient le quartier de la cathédrale et un domaine dans les environs de la ville. Diocèse depuis le V^e^ siècle, Belley accueillit de nombreux ordres religieux (particulièrement au XVII^e^) qui marquèrent l'architecture de la ville. De nombreux bâtiments sont dignes d'intérêt : « La maison de Savoie » siège du représentant des Savoie dès le XIV^e^ siècle, devient le siège du bailliage en 1601 puis tribunal civil sous la Révolution et palais de justice et prison jusqu'en 1827. Elle abrite à ce jour l'office du tourisme. Dans la cour on remarque une belle tour avec des fenêtres à meneaux placée en angle. La cour de l'hôtel du gouverneur (XV^e^ siècle) a conservé son escalier à vis, ses arcades et ses ferronneries du XV^e^. La maison natale de l'avocat Brillat-Savarin – connu pour son livre « la physiologie du goût » – date également pour partie du XV^e^ siècle. La visite se poursuit par la place des Terreaux qui était le lieu où se déroulaient les foires, juste en dehors des remparts construits par Amédée VII, ainsi que la maison Dallemagne, beau bâtiment du XVIII^e^ siècle qui fut manufacture de tissage, puis fabrique de soierie, avant d'être acheté par un baron de l'empire, le général Dallemagne. Racheté par la ville en 1997, il abrite le conservatoire de musique. Mais le plus impressionnant reste le quartier de la cathédrale avec son palais épiscopal néoclassique du XVIII^e^, en belles pierres du Jura, bâti sur des plans attribués à Soufflot et, à proximité, les maisons des chanoines du Chapitre dans un style très voisin. La cathédrale Saint-Jean-Baptiste, de style néogothique, conserve le portail nord du XII^e^, l'abside et ses cinq chapelles sont du XV^e^ siècle. La cathédrale a été reconstruite en partie au XIX^e^ siècle, suite à un tremblement de terre qui l'avait fortement endommagée. Belley est aussi la ville de saint Anthelme (1106-1178), un prieur de la grande chartreuse, originaire de Chignin, qui sera nommé évêque de Belley et obtiendra le titre de « prince d'Empire ». Il réconciliera l'archevêque de Cantorbéry saint Thomas Becket avec le roi d'Angleterre Henri II. À sa mort les bougies de la cathédrale s'illuminèrent, miracle évoqué sur une fresque de la cathédrale. Ses reliques sont conservées à la cathédrale. Il est devenu le patron de la ville. Parmi les autres personnalités de la ville, citons Mgr Jean-Pierre Camus, ami de saint François de Sales qui laissa une œuvre littéraire de plus de deux cents volumes (romans pieux, nouvelles, ouvrages philosophiques, traités de théologie, recueil de souvenirs...), Jean-Anthelme Brillat-Savarin déjà cité, Alphonse Lamartine qui fit ses études au collège jésuite de Belley. En résumé, un voyage qui aura étonné nombre de participants.

Claude Mégevand

BIBLIOTHÈQUE

Dons

– ***Savoie et Littérature* : *Actes de 2012 du 44^e^ congrès de l'Union des sociétés savantes de Savoie de Chambéry.*** À noter dans cet ouvrage deux communications de membres de La Salévienne : M.-C. Bussat-Enevoldsen évoque *La Savoie vue par François de Sales et Jeanne de Chantal* et C. Barbier présente *Malraux et Glières, Malraux à Glières.*

– **Fonds Claude Weber** : La bibliothèque de La Salévienne s'est enrichie d'une centaine d'ouvrages, grâce au don des héritiers de Claude Weber, suite à sa disparition en 2011. Vous en trouverez la liste sur notre site, à la page :

http://www.la-salevienne.org/fonds_claude_weber.pdf

– ***Vieille Savoie, les députés et sénateurs savoyards au parlement de Turin, 1848-1860 par Paul Guichonnet.***

Le doyen de Savoie retrace dans son dernier ouvrage la vie des représentants de la Savoie au parlement de Turin entre 1848 et 1860, une des périodes les plus intéressantes de notre histoire et certes pas la moins démocratique !

Paul Guichonnet lui-même a fait présent à la Salévienne d'un exemplaire de son dernier ouvrage, publié à La Fontaine de Siloé, le dédicaçant au surplus.

Merci aux généreux donateurs !

Achats

– ***Mémorial de l'oppression : les crimes de guerre en Rhône-Alpes 1940-1944***. Archives du département du Rhône. Cet inventaire donne par commune la liste et les références des dossiers disponibles consultables aux Archives départementales du Rhône. Dans le cœur de la zone de La Salévienne, des dossiers sont constitués pour les communes de Chevrier, Dingy, Savigny, Chênex, Vers, Présilly, Saint-Julien, Collonges, Cruseilles, Gaillard, Ambilly, Annemasse, Ville-la-Grand, Veigy-Foncenex, Éloise, Chêne-en-Semine, etc.

CARNET

Nouveaux membres

Gérald BERLIE à Carouge
Janine CHALEAT à Saint-Julien
Vincent HUSENOT à Savigny
MAIRIE DE CHENEX

Décès de Jean Vincent Verdonnet

Écoute grincer les volets
que tu fermes
encore une fois
De la main caresse le dos
des livres auxquels tu dois tant
puis allume un dernier fagot
résumant ce qui fut ta part
Lors il ne te restera plus
qu'à gagner à jamais les terres
où n'a pas de fin le sommeil
et la compassion des neiges

J.-V. Verdonnet

Adieu Jean-Vincent, Bonjour Poète,

Notre ami poète Jean-Vincent Verdonnet est décédé brutalement le 16 septembre 2013. Une foule importante et recueillie l'a accompagné jusqu'en sa dernière demeure au cimetière de Bossey, son village natal, à l'issue d'une cérémonie émouvante dans la jolie petite église où il fut baptisé voici quatre-vingt-dix ans. Après un extrait des Quatre Saisons de Vivaldi qu'il aimait écouter, trois vibrants hommages ont salué les saisons de l'homme et du créateur (M.-C. Bussat-Enevoldsen), du poète (professeur Jean-Yves Debreuille) et du combattant (Maurice Simon, au nom de la Légion d'Honneur), suivis de la lecture (Catherine Verdonnet-Giot) d'un texte qu'il avait récemment écrit sous le titre évocateur : « Un chemin, une vie ». En effet, c'est avec la subtilité de sa plume imagée et rigoureuse qu'il y évoque l'éveil de l'écolier à la poésie et sa fidélité d'homme à ce qu'il appelle sa seconde respiration « celle de l'âme et de l'esprit », son « oxygène » jusqu'aux dernières heures de sa longue vie, courageuse et fidèle à ses nombreux engagements.

Engagements patriotiques, puisqu'il fut un valeureux résistant et combattant (Chevalier de la Légion d'honneur, Médaillé militaire, Croix de guerre 1939-1945) marqué par de graves blessures reçues au combat qui le laissèrent partiellement aveugle. Engagements familiaux et professionnels (officier du Mérite agricole), quand plusieurs anciens employés et collaborateurs de l'entreprise industrielle en chaudronnerie qu'il créa à Vétraz-Monthoux étaient présents, entourant Mijo, sa bien aimée épouse depuis quarante ans, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, son frère, ses neveux et ses nièces, et tant d'autres. Et bien sûr ses engagements à sa vocation de poète né à une ample destinée régionale, nationale et internationale dans le milieu très exigeant, très fermé et élitiste de la poésie contemporaine (commandeur des Arts et des Lettres, officier des Palmes Académiques, membre de la Société des Gens de Lettres de France, du P.E.N. Club International, et de l'académie de Savoie).

C'est ainsi que Jean-Vincent Verdonnet aura publié plus d'une trentaine de recueils, tous salués par d'éminents critiques et par ses pairs admiratifs qui lui octroyèrent une dizaine de prix littéraires des plus prestigieux, dont les très convoités prix Paul Verlaine de l'Académie française, Thyde Monnier et Grand Prix de Poésie de la Société des gens de Lettres pour l'ensemble de son œuvre, sans oublier le prix Guillaume Apollinaire, l'équivalent du Goncourt en poésie. Reconnu et célébré comme l'un des plus grands poètes lyriques contemporains, son nom et son œuvre figurent désormais dans les anthologies de poésie moderne. Le poète était célébré, l'homme était aimé et apprécié par les membres et amis de La Salévienne qui surent lui rendre hommage à diverses reprises, lors de conférences et présentations de ses ouvrages régulièrement organisées dans la région. Si sa voix un peu

cassée par le grand âge, aux accents graves et doux, si son regard voilé par une cécité croissante, mais pénétrant d'humanisme et de clairvoyance, s'éloignent de nous, demeure son œuvre, la nôtre désormais, à portée de main, à portée de lecture. Il y est question du temps qui passe, de la lumière des saisons, des métamorphoses de la nature, de l'ordinaire des jours, des souvenirs du cœur, de la mélancolie de l'âme, du sacré et du profane, de la vie et de la mort, du silence et de l'espérance. De l'enfance éternelle du monde et de l'universel, c'est-à-dire de nous tout simplement, de nous et de notre « Fugitif éclat de l'être ».

M.-C. Bussat-Enevoldsen

Décès de Geneviève Calame-Griaule

Geneviève Calame-Griaule, directeur de recherche honoraire au CNRS, a accompagné son père, Marcel Griaule, dès 1946 en pays dogon (Mali). Agrégée de grammaire, élève de Marcel Griaule et de Claude Lévi-Strauss, docteur d'état, ethnolinguiste, elle a étudié à travers de nombreuses missions ethnographiques les relations entre langage, culture et société (*Ethnologie et Langage, La parole chez les Dogon*, Gallimard, 1965) et publié de nombreux travaux de référence sur la littérature orale africaine.

Le lien avec la Haute-Savoie et plus particulièrement avec Collonges-sous-Salève a été tissé par la famille Griaule au tout début des années 1930. Les parents Griaule et leurs enfants venaient y passer des vacances en louant chez l'habitant, auprès de la famille Berthet d'abord, de la famille Dubouloz ensuite. Collonges avait été « découvert » par la sœur de Jeanne Griaule (la mère de Geneviève) qui était une des rares femmes cadres à la SDN au service du Protocole. Plus tard ce fut l'achat et l'installation à La Prasle. Les lecteurs du Bénon et les amis de La Salévienne connaissent par une série d'articles et de conférences la riche histoire attachée à l'ancien domaine de La Prasle à Collonges-sous-Salève dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle (défense de l'Ethiopie par Marcel Griaule à la SDN, exil puis démission du président d'Espagne républicaine Manuel Azaña).

Mais laissons à Geneviève Calame-Griaule le soin de rappeler ce lien en citant un extrait d'un article qu'elle avait écrit pour le catalogue d'une exposition sur la Mission Dakar-Djibouti – que dirigea son père Marcel Griaule de 1931-1933, dates clés pour les sciences humaines –, organisée à Valence/ Espagne en 2009 * :

« La troisième lettre, du 4 juillet 1931, venait de Kayes et était adressée à « Mesdemoiselles Griaule » à Collonges-sous-Salève où nous passions nos vacances ; elle dit ceci :

Voici la gare où le convoi de votre papa s'est arrêté plusieurs jours. Nous y avons eu tous bien chaud et j'aurais voulu être près de vous à Collonges où le temps est si beau, où il ne pleut pas et où il n'y a pas de moustiques. Tendres baisers de Papa ».

Les trois sœurs, Geneviève, Anne-Marie et Christiane répondaient à ces lettres de leur père sur une petite table située sous un arbre à l'entrée de la maison Dubouloz, toujours sise à Collonges que ma mère m'a montrée il y a quelques années. Elles étaient alors appelées par les Collongeois « les Minounettes ». Les frères Dubouloz s'en souviennent parfaitement.

Enfants puis adultes, nous sommes restés mon frère Jean-Marc Franzoni (†), poète et écrivain, et moi-même dans la terreur de faire une faute d'orthographe ou de syntaxe qui n'aurait en aucun cas échappé à l'œil de la tante grammairienne.

Lui survivent une fille et un fils ainsi que de nombreux petits-enfants et un arrière petit-fils.

Luc Franzoni

**La Mison etnografica y linguistica Dakar-Djibouti (y el fantasma de Africa)* 1931-1933, Laimprenta CG,Valencia, 2009.

CARNETS D'HITOIRE

L Art Nouveau

Le 26 septembre 2013 Leïla El-Wakil présentait à la Bibliothèque de Genève une conférence intitulée « Art Nouveau, Jugendstil, Floreale : L'art de bâtir l'arc lémanique en 1900 ».

Le style Art Nouveau se développe dans les années 1900-1914. Il se caractérise par le goût de la nouveauté, des motifs tirés de la nature, des couleurs. Genève rechignait devant ce style étranger. Ses élites préféraient le néo-classique avec ses corniches rectilignes et ses façades plates. Elles défendaient aussi le « style national suisse » *(Heimatstil*) avec son fantasme de chalet alémanique aux toitures tarabiscotées et aux multiples pignons emboités. Genève hésitait entre l'admiration pour la France (art classique) et un repli identitaire (*Heimatstil*).

Genève comporte cependant quelques exemples d'Art Nouveau.

Vers 1902 un architecte italien réalise la *Maison des Paons* au n° 7 de l'avenue Pictet-de-Rochemont. Les branches végétales se courbent, s'enroulent en volutes et envahissent la façade. Des paons montent la garde. Les fenêtres se tordent en formes molles. Admirons aussi les garde-corps des balcons.

Au 4 rue de la Croix d'Or, nous admirerons la façade en verre et acier de l'ancien magasin Uniprix.

Ensuite déplaçons-nous à la mairie des Eaux-Vives. Certes, de l'extérieur elle a une allure massive avec son toit biscornu et sa fausse allure médiévale. Mais l'intérieur est plus fin avec son décor Art Nouveau et ses belles peintures (le Port Noir, un jeune couple).

Aux numéros 37, 39 et 43 du boulevard Carl Vogt on admirera des balcons.

À Genève l'Art Nouveau se manifeste rarement par l'architecture générale mais plus fréquemment par le travail des artisans : balcons, décors sculptés, menuiseries...

On rencontre également ce style à Lausanne. Eugène Laverrière y construit la maison *La Sauvagère*. L'extérieur est assez banal, le toit tarabiscoté se veut une imitation des chalets mais l'intérieur comporte de belles décorations.

Au 76 avenue d'Ouchy il y a une belle porte avec sa ferronnerie et une cage d'escalier.

En Savoie d'immenses hôtels palaces du début du XX^{e} siècle se réfèrent à l'Art Nouveau.

Voir à Aix-les-Bains l'Hôtel Royal avec le décor du plafond de l'ancienne salle à manger. Et l'Hôtel Exelsior avec son porche, son hall, les carrelages, les ferronneries, l'escalier, l'ascenseur...

À Evian l'Art Nouveau triomphe. Le Palais Lumière est un ancien établissement thermal. À l'intérieur, des statues représentent des allégories de sources, des toiles imitent le style Puvis de Chavannes.

Au 20 avenue de Noailles, la *Villa Sapinière* présente une jolie façade Renaissance italienne. L'intérieur est très différent, aussi bien dans la cage d'escalier que sur les plafonds. On admirera les boiseries, les plaques de portes de Bracquemond, les peintures délicates et colorées de Jules Chéret.

Voir aussi le bâtiment de la Source Cachat avec son porche, la verrière et le plafond en bois.

Philippe Duret

Proverbes du cru

Proverbes « dégotés » dans « Géographie nationale illustrée de la France et de ses colonies » de 1877.

Savoie :

- Tel est le quatrième jour de la lune, tel sera le temps de la lune entière, à moins que le sixième apporte un changement. - Avant la pentecôte, ne découvre tes côtes. - S'il fait beau pour les Rogations, le premier jour il fera beau pour les fenaisons, le deuxième jour pour les moissons, le troisième pour les vendanges. - À la saint Georges, (23 avril), sème ton orge ; à la saint Marc (25 avril), il est trop tard. - Le jour de la chandeleur, si le soleil paraît avant midi, l'ours rentre dans sa tanière pendant quarante jours.

Haute-Savoie :

- Le vent, la pluie et les parents après trois jours sont ennuyants. -Saison tardive, jamais oisive. - Année de hanneton, année de grenaison. - Si la bise ne s'arrête pas le troisième jour, elle court neuf jours. - Quand les canards battent de l'aile dans le ruisseau, bientôt le laboureur aura de l'eau. - Le vent la nuit, la pluie avant midi. - Noël à la vie (en chemin), Pâques à l'acie (près du feu). - Dans l'Avent, le temps chaud rempli caves et tonneaux. - Tel Toussaint, tel Noël. - La gelée du Jeudi saint gèle le sarrasin, la gelée du Vendredi saint gèle le pain et le vin.

Ain :

- Saint Antoine (17 janvier) sec et beau remplit caves et tonneaux. - Mars sec, mai mouillé. - Lorsqu'il tonne en mars, il faut dire Hélas ! - Boue en mai, épis en août. - Telle Toussaint, tel Noël. - Bise de mars et vent d'avril font la richesse du pays. - Rouge le soir, blanc le matin, c'est la journée du pèlerin ; Blanc le soir, rouge le matin, fait tourner la roue du moulin. - Temps pommelé, fille fardée, ne sont pas de longue durée. - Si la lune est nouvelle en beau, avant trois jours il tombe de l'eau. - La bise (vent du nord) est la nourricière de la Bresse. - Année de foin, année de rien.

Claude Mégevand

Oubli et faussetés : L'étrange destin de Victor Curtat-Cadet

Nous sommes le 23 janvier 1871. La scène se passe au nord de Dijon, à 200 mètres de la route de Langres à Dijon. Là, au milieu d'une petite plaine un peu morne, s'élève un bâtiment, solitaire, l'usine Bargy, fabrique de noir de fumée. Les murs d'enceinte ont été percés de meurtrières. Les abords de l'usine sont jonchés de cadavres prussiens. La mitraille claque et crépite sans arrêt depuis le début de l'après-midi. Les Francs-tireurs du Mont-Blanc (Haute-Savoie) et les Chasseurs des Alpes (Savoie) constituent avec les Francs-tireurs de l'Isère l'essentiel des défenseurs de l'usine, devenue une sorte de point de résistance empêchant les Prussiens d'aller plus avant sur la route de Dijon.

Léon Tappaz, capitaine commandant les Francs-tireurs du Mont-Blanc, raconte : *« Le jour, déjà sombre, baisse encore, et la nuit approche ; ils* [les Prussiens du 61e Poméranien] *reculent peu à peu jusqu'à la chaussée (…) ils n'osent plus la franchir. (…) C'est à ce moment que le chasseur du Mont-Blanc Curtat, ouvrant la petite porte qui est à droite du bâtiment principal, se met à courir sous le feu de l'ennemi, trouve et arrache avec peine le drapeau sous le tas de cadavres qui le recouvre et revient rapidement avec le glorieux trophée. »* Le jeune Victor Curtat – il est né à Annecy le 27 août 1852 – vient de prendre le second, et dernier drapeau prussien enlevé à l'ennemi au cours de la guerre de 1870-1871, celui du 61e Poméranien.

La prise d'un drapeau à l'ennemi, pour tout militaire, se pare d'une aura très particulière. Pour s'être emparé du premier drapeau prussien, celui du 3e Westphalien, à Rezonville, le lieutenant Chabal est fait chevalier de la Légion d'honneur *(Hasard de l'histoire le commandant Chabal prend sa retraite à Chambéry en 1892 et y meurt en 1920)*. Curtat devrait, logiquement, entrer immédiatement dans la légende, être couvert de récompenses et jouir ainsi d'une gloire méritée. Il n'en est rien. C'est même le contraire qui se produit : il ne reçoit aucune récompense et il tombe immédiatement dans le plus profond oubli. Certes, ce qu'il a fait, il l'a réalisé au mépris des strictes instructions données par le commandant Michard, commandant la défense de l'usine Bargy : interdiction absolue de sortir de l'usine sans en avoir reçu l'ordre. Cependant il n'est même pas puni pour avoir méconnu les ordres. Pourquoi alors a-t-on si bien oublié Curtat ?

Les Francs-tireurs du Mont-Blanc, créés par Léon Tappaz, farouche républicain anticlérical de Bonneville, ne devaient, à l'origine, recruter que de fervents républicains. Les instructions écrites sont fort claires. Mais les volontaires étant insuffisants, on a accepté des candidats au profil éloigné du modèle prévu. Victor Marie Curtat-Cadet est le fils du sacristain de Notre-Dame d'Annecy. Horreur pour un républicain, il s'est engagé à la Légion romaine, créée avec des volontaires français pour défendre le pape contre les volontés annexionnistes de l'Italie nouvelle. La Légion romaine ayant été dissoute par le pape en septembre 1870, Curtat s'est engagé dans les Francs-tireurs du Mont-Blanc. À son catholicisme affirmé, le jeune Curtat ajoute un caractère facile, discret, serviable, pas vantard pour un sou. Jamais il ne parlera de son exploit, ne cherchera à en tirer profit.

Après la guerre de 1870, il s'engage dans le Train des équipages militaires et sert en Algérie pendant sept ans, sans jamais faire état de son fait d'armes du 23 janvier 1871 ! Revenu à Annecy la municipalité l'emploie à un poste modeste. *« L'Indicateur de la Savoie »* daté du 21 avril 1894 écrit ainsi : *« Ceux qui, aux premières lueurs du jour, rencontrent dans nos rues le traditionnel Baccan s'en allant, un balai sur l'épaule et son arrosoir à la main, vaquer à ses humbles fonctions, ne se douteraient guère qu'ils ont devant eux le héros savoyard qui, le 23 janvier 1871,(…) ».*

L'exploit de Curtat dérange tellement ses supérieurs que Tappaz ne le mentionne même pas dans son rapport final sur les Francs-tireurs du Mont-Blanc. Dans une de ses nombreuses lettres publiées par la presse locale, il mentionne Curtat mais en précisant immédiatement que *« le dernier porteur du drapeau a été abattu »* par lui-même. Le commandant Michard, – les Francs-tireurs du Mont-Blanc sont regroupés avec les Chasseurs des Alpes de Savoie sous son commandement –, ne le propose pour aucune récompense bien qu'ayant brièvement mentionné son exploit dans son propre rapport.

Pendant une vingtaine d'années l'histoire oublie son nom. En effet, les Savoyards défendaient l'usine Bargy avec les Francs-tireurs de l'Isère plus nombreux. À peine rentré à l'usine Bargy, Curtat s'était vu dépossédé de son drapeau par les Isérois, furieux d'avoir été pris de vitesse par le jeune Savoyard. Ce sont eux qui remettent le drapeau au chef de la 4e brigade de l'Armée des Vosges, Ricciotti Garibaldi, le fils du condottiere. Et le père Garibaldi ne rate pas l'occasion de faire sa publicité. Il adresse immédiatement un télégramme au ministre Freycinet : *« Notre quatrième Brigade a enlevé un drapeau à l'ennemi que je vous enverrai »*. Volontairement oublié par ses compatriotes, Curtat se voit également privé de son fait d'armes par les Garibaldi et les Isérois. Le

député de l'Isère, M. Marion, en 1880, va jusqu'à revendiquer officiellement la prise du drapeau par le chasseur isérois Perret !

À ces querelles intestines se superpose aussi la triste réalité de la bataille de Dijon. Pour s'opposer aux 6 500 hommes de la 8e brigade du général von Kettler, Garibaldi dispose d'une armée de 25 000 hommes renforcés par les 22 000 gardes nationaux mobilisés du général Pellissier. Non seulement Garibaldi se contente de « défendre » Dijon contre ce qui n'est qu'un leurre d'attaque, mais encore, il ne poursuit pas l'ennemi. Pendant ce temps, le gros du 2e corps d'armée prussien passe au nord-est de Dijon et s'en va, tranquillement, prendre de flanc l'armée de l'Est du général Bourbaki, et la coincer contre la frontière suisse. Tout se ligue pour plonger l'exploit de Victor Curtat dans l'oubli le plus total !

Grâce à un professeur parisien, ancien franc-tireur dijonnais, M. Dormoy, la vérité se fait difficilement jour à partir de 1884. Elle n'est définitivement établie qu'en 1891 avec la publication d'une brochure de M. Ledeuil d'Enquin, *« Les drapeaux prussiens pris à Rezonville et Dijon »*. Il faudra encore l'intervention du Savoyard Émile Chautemps, député de la Seine et ancien ministre des Colonies, en 1896. Le drapeau du 61e Poméranien est, en octobre 1896, enregistré au Musée de l'Armée comme ayant été pris par le *« nommé Victor Curtat, engagé volontaire à la compagnie des francs-tireurs du Mont-Blanc, commandée par M. le capitaine Tappaz »*

En Haute-Savoie, le sort de Victor Curtat intéresse peu jusqu'à ce que la presse nationale s'empare de l'affaire du drapeau en 1896. C'est ainsi que *« Le Léman Républicain »* du 29 novembre 1896 s'émeut en ces termes : *« Curtat, père de sept enfants vivants* (il en a eu 12) *et n'a pour les nourrir que son traitement de 500 Frs par an comme employé à la voirie d'Annecy, auquel s'ajoute une pension militaire de 200 Frs., c'est tout ! »*. Lancée par *« L'Éclaireur »* de Nice, la campagne de presse permet à Victor Curtat d'obtenir, – quelle récompense !–, un bureau de tabac en 1897. Une demande d'attribution de l'étoile de chevalier de la Légion d'honneur lui est refusée. En 1900, à l'inauguration de la statue de Garibaldi à Dijon, il est porte-drapeau du Comité des survivants de l'Armée des Vosges. Il obtient, peu de temps avant sa mort à Annecy, le 13 mai 1904, la Médaille militaire.

Comme souvent, la ferveur populaire se réveille après sa mort. Le Comité des survivants de l'Armée des Vosges lance une souscription pour venir en aide à la famille de Curtat. Le même comité demande une concession à perpétuité au cimetière d'Annecy et lance l'idée d'un monument. La concession est accordée mais la souscription pour le monument n'enthousiasme pas. En 1909, la souscription s'élève à 252,22 francs, soit 200 francs donnés en 1905 par le conseil général et quatre dons totalisant 31 francs ! L'idée est reprise en 1909 par les anciens Francs-tireurs du Mont-Blanc. Afin de provoquer plus de dons, il est décidé que le monument ne sera plus seulement pour Victor Curtat mais aussi pour les Savoyards morts au cours de la guerre. Grâce à cette décision, le produit de la souscription permet d'ériger le monument que nous connaissons ainsi que la tombe de Victor Curtat au cimetière d'Annecy.

La gloire de Victor Curtat aura été éphémère. Ce qui devait être son monument est finalement dédié *« Aux Savoyards qui, de leur sang, ont scellé l'Annexion en combattant pour la France en 1870-1871 »*. On pourrait presque dire qu'on lui a aussi volé son monument. Ce dernier, dit de Victor Curtat, trônait sur « le rond-point situé entre l'avenue du Parmelan et la rue Louis Revon ». À la fin de la 2de guerre mondiale, les Anciens des Glières se font photographier devant le monument. Ils ne célèbrent pas Curtat mais la devise des Francs-tireurs du Mont-Blanc gravée sur la pierre : « Vivre libre ou mourir ». Dans les années cinquante, à la faveur de remaniements urbains, le monument de 1914-1918 prit sa place. Curtat est alors relégué sur un square de l'avenue de Genève où il se trouve toujours, bien isolé et oublié.

Quant au drapeau du 61e Poméranien, les Allemands se sont empressés, en juin 1940, de le reprendre et de l'exposer à Berlin où, vraisemblablement, il a été pris par les Russes en 1945. Même son drapeau n'existe plus.

Finalement, la gloire de Curtat est mieux célébrée ailleurs que chez lui. La ville de Dijon conserve très officiellement le souvenir du héros savoyard avec une rue Victor Curtat longeant sur toute sa longueur le parc du Drapeau et aboutissant à l'avenue du Drapeau. Étrange tout de même que les Savoyards, si prompts à vanter leurs vertus guerrières, oublient aussi facilement ce simple héros qu'a été Victor Curtat.

Didier Dutailly

Les Burgondes avant 534

Du 1er au IIe siècle après J.-C., les Burgondes, peuple germanique, vivent à l'ouest de la Pologne actuelle. Les auteurs romains et grecs affirment qu'ils venaient de Scandinavie. En réalité les Burgondes n'ont jamais cessé d'agglomérer des familles d'origines diverses. Après une défaite ils se dispersent et certains vont vers le sud.

Au bord du Rhin

Au milieu du IVe siècle, ils vivent sur le Main. Ils combattent avec les Romains contre les Alamans, un autre peuple germanique, avec qui ils sont en conflit pour les salines de la Saale. Les Burgondes prétendent descendre des Romains car ils n'ont ni identité ni idéologie identitaire. C'est un peuple *melting pot*. Ils se répartissent en tribus dirigées par des « rois », sortes de capitaines de guerre amovibles. Un grand prêtre dirige la religion païenne. Ils ont la réputation de travailler le bois.

Vers 370-400 ils se déplacent vers la rive droite du Rhin, à l'extérieur de l'Empire. Le voisinage avec Rome provoque des changements : ils se donnent un roi unique et abandonnent le paganisme pour le catholicisme, ce qui les rapproche des Gallo-Romains.

Les frontières de l'Empire sont si vastes que les Romains à eux seuls ne peuvent pas les défendre. Une partie de l'armée romaine se compose de Germains fidèles à Rome qui atteignent des grades élevés. L'Empire pratique avec efficacité une politique ouverte de l'immigration. Bien sûr, cela n'empêche pas quelques Romains « classiques » de ronchonner contre ces nouveaux venus trop vantards.

Mais, en Europe centrale, les Huns arrivent qui poussent devant eux des peuples germaniques. En 406 ceux-ci envahissent la Gaule, se déplacent rapidement et attaquent les villes. Certains Burgondes – les guerriers – s'installent sur la rive gauche du Rhin, en territoire romain, et apportent leur soutien aux généraux en révolte. Le reste de la population demeure rive droite.

En 413, Rome passe avec les Burgondes un *foedus*. Ils deviennent *fédérés*. Cette formule consiste à installer un peuple étranger sur une terre romaine, capable de subvenir à ses besoins. En échange, les guerriers aident l'armée romaine. Les Burgondes obtiennent des terres sur la rive gauche du Rhin autour de Worms, Spire, Mayence. *Juridiquement* les terres cédées demeurent romaines et les fédérés n'ont pas droit à la citoyenneté romaine.

Une défaite sévère

En 428 les Burgondes infligent une défaite aux Huns. En 435, ils avancent vers la Lorraine pour agrandir leur territoire. Ils sont battus par les Romains qui maintiennent néanmoins l'alliance. En 437 les Burgondes attaquent de nouveau les Huns pour récupérer leurs territoires de la rive droite. Leurs guerriers sont tous tués.

L'installation en *Sapaudia*

Quelques Burgondes de la rive droite sont incorporés parmi les Huns tandis que les autres cherchent refuge dans l'Empire. Que faire des Burgondes ? Les Romains autorisent ou organisent leur transfert en *Sapaudia*.

L'étymologie de ce mot *Sapaudia* reste mystérieuse. S'agit-il du nom d'homme *Sabaudus* ou des mots celtes *sapa*, résine, et *vidu*, bois, autrement dit *sapin* ? On suppose que c'était une division administrative couvrant le Jura, la plaine à l'est (Avenches, Yverdon, Nyon), le Bugey et les alentours du Léman. Seul l'extrême nord de l'actuelle Haute-Savoie en faisait partie. La Sapaudia n'est pas la Savoie.

Parmi les survivants, il ne reste que des femmes, des enfants, des paysans et des menuisiers. Les Romains espèrent que l'armée burgonde se reconstituera et pourra défendre cette région entre Germanie, Gaule et Italie. Même si dans un premier temps ils sont choqués, les aristocrates gaulois accueillent favorablement la présence de ces protecteurs. La majorité de la population est indifférente.

Dans l'immédiat, les guerriers étant morts, les femmes gouvernent. Puis, en 443, lorsque les garçons accèdent à l'âge de combattre, le *foedus* est renouvelé.

Les effectifs atteignent 25 000 à 50 000 personnes. Les Burgondes sont minoritaires par rapport aux indigènes. Les chefs de famille, les

faramanni, reçoivent les 2/3 de l'impôt foncier et le 1/3 de l'impôt sur les personnes des domaines gallo-romains : une ponction équivalente à l'impôt qui jadis partait à Rome. Par la suite, cette part sera remplacée par des terres.

En 457 l'armée burgonde est suffisamment reconstituée pour guerroyer en Espagne. La même année les Burgondes occupent Lyon et, avec l'accord de l'aristocratie romaine, agrandissent leur royaume. Il s'étendra de Langres à Avignon et de Nevers au Valais. Tous – Gaulois comme Burgondes – restent attachés à la romanité mais une romanité sans empereur. En 476 le dernier empereur romain disparaît dans l'indifférence.

Un royaume sans nom

Le royaume des Burgondes ne porte aucun nom. Certes on rencontre le mot *Burgundia* dans une lettre de 506, mais il désigne uniquement la population. Pour désigner le territoire, les textes disent « notre région », « notre patrie », « notre Gaule », « notre royaume ». Les clercs gallo-romains, rédacteurs des documents, continuent de se sentir membres de l'Empire. Ils ne réalisent pas ce qui a changé.

Quant au roi Gondebaud, il fait allégeance à l'empereur de Constantinople. En 516 la chancellerie de son successeur Sigismond écrit ainsi à l'empereur d'Orient : *je vous obéis..., je ne suis que votre soldat... j'attends les ordres que vous daignez me donner...* C'est du langage de diplomate mais cela montre que l'Empire reste un cadre intellectuel que les élites n'arrivent pas à dépasser. La première attestation du mot *Burgondie* dans un sens territorial date de 552, après la conquête par les Francs.

Quant aux intellectuels burgondes, ils chantent la vaillance de leurs rois. Pour eux, le royaume n'existe que par ses souverains, lui donner un nom n'a aucun intérêt. Ce n'est qu'au début du VI^{e} siècle qu'ils rassemblent des biographies de saints locaux qui, à l'origine, n'avaient aucun lien entre eux.

Maintien de l'administration romaine

Il n'y a aucune décadence et on ne peut parler de « Bas » Empire. Le code de loi édité en 502 par le roi Gondebaud montre que l'administration romaine se maintient. Il est rédigé par des juristes romains qui connaissent bien les nouveaux arrivants.

Certains postes sont copiés sur ceux des provinces romaines, d'autres sont nouveaux.

L'administration locale est confiée à des comtes. Ils doivent résoudre les litiges, rendre publiques les lois et les faire appliquer. Sous leur autorité des fonctionnaires rendent la justice ordinaire ; ils sont aidés par des greffiers. Dans chaque tribunal deux juges siègent, un romain et un burgonde. Ils rendent la justice avec deux codes, un pour chaque peuple.

Cette administration demeure conforme à l'idéal du fonctionnaire romain. Les *judices* nommés par le roi tranchent les causes sans recevoir d'argent des parties et reversent les amendes au trésor royal. En cas de négligence ou de corruption, le roi condamne les fautifs ; toutefois il ne semble pas qu'il ait le pouvoir de les révoquer. Ces *judices* sont lettrés, même ceux d'origine burgonde.

Les rois battent monnaie à Lyon.

De nouvelles pratiques annoncent le Moyen Âge. Le poste de comte se transmet au sein des familles ; le roi n'arrive pas à briser la puissance des aristocrates. Les postes devenant plus rares et moins prestigieux qu'à l'époque romaine, certains aristocrates choisissent maintenant de faire carrière dans l'Église.

Prospérité des villes et des campagnes

Au V^{e} siècle le territoire lémanique et la haute vallée du Rhône ne connaissent aucune décadence. « Le nombre important des découvertes effectuées dans la région [entre les lacs de Genève et de Neuchâtel] montre qu'il faut définitivement abandonner l'idée de campagnes désertées et dévastées au haut Moyen Âge », dit une étude sur Yverdon.

Le commerce avec la Méditerranée ralentit mais ne disparaît pas. Les villes se rétrécissent mais font l'objet d'embellissements.

Avec l'installation en Sapaudia la classe dirigeante est totalement renouvelée et se convertit à l'arianisme. Cette religion considère le Christ comme inférieur au Père ; les ariens rejettent l'égalité dans la Trinité. Mais les rapports catholiques /ariens restent courtois. L'arianisme ne dure guère longtemps et se limite à l'élite.

La vallée du Rhône est la colonne vertébrale du royaume et sa vraie capitale se trouve à Lyon. Les rois séjournent aussi à Ambérieu, Vienne, Chalon. La ville d'Yverdon se porte bien.

Genève a plusieurs cathédrales. Le baptistère est agrandi. Des salles sont édifiées pour les réunions des clercs ou les entrevues avec l'évêque ; elles sont chauffées, décorées de mosaïques, de peintures, de pavements. Non loin se trouvent la résidence de l'évêque, un entrepôt à céréales, une boucherie… On suppose qu'au nord existe un palais officiel. À l'ouest s'élève l'église Saint-Germain.

Au bord du lac le bâti est dense (digues, entrepôts, moulins, habitats, bassin). Une église dite de la Madeleine y est édifiée. À Saint-Gervais (Genève rive droite) le quartier d'habitation est remplacé par une nécropole, des mausolées se dressent encore le long de la voie romaine et une église assez haute remplace l'ancien temple païen. Carouge abrite une garnison protégée par des murs et fossés ; le roi y demeure dans sa villa.

Des églises vastes sont édifiées dans les cimetières, hors les murs. Vers 470-490 une princesse crée un monastère à Saint-Victor de Genève.

En 515, sur la proposition de l'évêque, le roi fonde un monastère à Agaune (Valais) ; par là il affirme son indépendance vis-à-vis des Francs et des Ostrogoths. En 500, l'épouse de Gondebaud fonde une église à Ainay (Lyon).

Il semble toutefois que les constructions en bois se développent au détriment de la pierre. Le code de lois est rempli d'allusions aux esclaves en fuite, à la protection des haies, aux vols de chevaux, aux filles qui ne doivent pas choisir leur époux, aux rapts de femmes, aux animaux errants, aux pièges à loups, aux défrichements, aux insultes contre les prêtres. Les mariages entre juifs et chrétiens sont interdits. Il y a des particularités burgondes comme l'épreuve du feu qui équivaut à un serment d'innocence ou les cheveux longs, symbole de noblesse.

La fusion des deux populations

Les textes des Gallo-romains renferment des clichés à ne pas prendre au pied de la lettre. Vers 470 l'aristocrate et poète Sidoine Apollinaire décrit les Burgondes comme des géants aux cheveux gras mangeant une cuisine à base d'ail et d'oignon, jouant de harpes discordantes. Pourtant les cimetières ne montrent pas de différence entre les squelettes romains et germaniques. Quant aux goûts culinaires et musicaux, chacun a les siens... Trente ans après, l'évêque Avit reconnaît le roi burgonde comme son maître et n'a que mépris pour l'empereur de Constantinople. L'attitude a évolué.

Quelques textes parlent de Burgondes vêtus de peaux de bêtes mais il peut s'agir de lieux communs. En 467 le moine Lupicin, très énervé, traite le roi burgonde de « juge en peau de bête » et celui-ci lui répond par un discours savant en latin... Le délicat Sidoine Apollinaire, qui regrette, lui, que les poésies n'aient plus des vers de six pieds, n'hésite pas à faire torturer des paysans. Les rois burgondes font assassiner leurs rivaux, mais les empereurs romains agissaient de même.

En réalité la romanisation s'est vite opérée. En 506 le roi des Ostrogoths félicite ainsi le roi burgonde : « ton peuple grâce à toi abandonne les coutumes des Barbares ». Le roi Gondebaud vit à la romaine, ainsi que les aristocrates de son peuple. Il a étudié à Vienne auprès de rhéteurs (professeurs) romains. Il a aussi exercé des responsabilités à Rome. Il parle latin et s'intéresse à la théologie.

L'aristocratie romaine intègre l'entourage royal. Cela lui permet, ainsi qu'à sa civilisation, de se maintenir. Les mariages mixtes sont fréquents. Vers 515 on connaît un couple mixte, Florentinus et Artémia, qui donnent à leur fils le nom de *Gondulf*. Au VI^{e} siècle un général possède deux noms, romain et germanique, parce qu'il provenait des deux peuples.

Depuis longtemps les Burgondes parlent latin et leur langue disparaît vite. Les toponymes burgondes sont concentrés dans le Jura, sans que l'on sache pourquoi. Les terminaisons de toponymes en *-ans*,*-ens* ou *-inges* pourraient être d'origine germanique, mais jusqu'à l'An Mil tout le monde porte un nom germanique. En Haute-Savoie les seuls toponymes sans conteste burgondes sont Vulbens et Faramaz.

Une cinquantaine seulement de squelettes burgondes ont été mis au jour, avec une forte concentration entre le Léman, Annecy et Bourg-en-Bresse et quelques-uns entre Dijon et Chalon.

Les sépultures burgondes sont situées dans des secteurs occupés par les Gallo-romains. Les Burgondes adoptent les pratiques funéraires locales. On trouve peu de sépultures avec des

éléments particuliers. Ils semblent n'avoir aucune identité. Les particularités du costume disparaissent à la deuxième génération.

On a trouvé dans les cimetières burgondes des crânes artificiellement déformés, en forme de pain de sucre ; cette forme était obtenue grâce à des bandages serrés posés sur les enfants. Mais on ne connaît que 30 cas en zone burgonde. La déformation crânienne provient d'orientaux (Alains, Sarmates) mêlés aux Burgondes. La dentition aussi montrerait quelques signes particuliers. Mais cela reste rare. Dans la plupart des cas ces marqueurs ne coïncident pas avec les crânes déformés et certains spécialistes soutiennent que ces particularités existaient dès la Préhistoire.

À Lugrin on a trouvé l'épitaphe d'un garçon de 14 ans, mort en 527, nommé Ebrovaccus. Il appartenait à une tribu gauloise prise en esclavage par une attaque franque. Malgré ses difficultés financières, le roi burgonde les avait rachetés. Joli symbole d'une politique de rapprochement.

534, intégration dans l'ensemble franc

Le royaume burgonde, de taille trop moyenne, ne pouvait survivre qu'en pratiquant un jeu de bascule entre les Francs, les Wisigoths et les Ostrogoths. En 534, à la suite de querelles dans la famille royale, il est annexé par les Francs. Plus tard il y aura un royaume burgonde mérovingien (Bénon n° 46, 49 et 73) mais ses frontières seront différentes et son sentiment identitaire plus affirmé. Car après 534 les rois burgondo-francs s'inventeront une identité nationale pour renforcer leur pouvoir politique.

Philippe Duret

Bibliographie

A. Barbero, *Barbares,* 2011.
Des Burgondes au royaume de Bourgogne (V^e – X^e s.), 2003.
Ch. Bonnet et L. Steiner, *Musée suisse* n° 59, 2002.
Colloque H. Capet 987-1987.
B. Dumézil, *Servir l'État barbare,* 2013.
K. Escher, *Genèse et évolution...,* II, 2005.
J. Favrod, *Histoire politique du royaume burgonde*, 1997.
M. Rouche, *Clovis.*
L. Steiner et F. Menna, *La nécropole du Pré de la Cure à Yverdon,* 2000.
P. Veyne, *L'empire gréco-romain,* 2005, p. 713.

À LIRE, VOIR ET ENTENDRE

Publications savoyardes

Vieille Savoie, les députés et sénateurs savoyards au parlement de Turin, 1848-1860 par Paul Guichonnet. Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2013, 573 pages, 25 euros.

Le célèbre historien retrace dans son dernier ouvrage la vie des représentants de la Savoie au parlement de Turin entre 1848 et 1860, une des périodes les plus intéressantes de notre histoire et certes pas la moins démocratique ! Période qui retrouve un souffle captivant sous la plume alerte du Doyen.

La littérature du Duché de Savoie – Anthologie (1032-1860) **par Rémi Mogenet aux Éditions des régionalismes** à Cressé (Charente-Maritime).

« Ce livre de Rémi Mogenet, il faut le lire. Il nous décrit la Savoie comme ce qu'elle est : une terre de culture et d'images, infiniment ouverte aux fracas des idées d'Europe, le contraire même du refuge ou du repli, ou de la réserve d'Indiens. Une terre de poésie, de piété, d'élans mystiques. Au cœur d'un paysage qui, à l'égal de nos montagnes suisses, coupe le souffle par la majesté de sa présence. » (GHI)

214 p., 21,95 € hors port.

Je t'écris du Front – Correspondance d'un Diable Bleu savoyard de la Grande Guerre**, Éditions du Mont, par Laurence Arnaud-Pillonel.**

Appelés Diables Bleus, les célèbres chasseurs alpins furent pendant la Première Guerre mondiale des combattants exceptionnels et redoutés. Laurence Arnaud-Pillonel a imaginé la correspondance que l'un des membres d'élite du 11^e bataillon de chasseurs alpins aurait entretenue avec sa fiancée.

À travers un texte sensible et plus de deux cents photographies, cartes postales et documents rares, ce livre rend hommage à tous les héros ou acteurs obscurs de la Grande Guerre, mais aussi aux jeunes femmes qui ont su incarner l'espoir.

Ce livre est inspiré par des faits réels, des archives familiales et par l'histoire du 11^e bataillon de chasseurs alpins.

176 pages. 29 € (+ 3,5 € frais de port). Éditions du Mont, 4 rue Frédéric Mistral, BP 15, 34370 Cazouls-lès-Béziers.
http://www.editionsdumont.fr

***Les Fruitiers – Hommage* par Jean Dominici**.

Plusieurs ouvrages d'auteurs notoires ont déjà été consacrés à l'économie laitière des deux Savoie, et à l'évolution de l'agriculture depuis la fin de la Première Guerre mondiale. Mais aucun ne s'est focalisé sur le rôle éminent du fruitier qui incarne l'acteur principal de cette économie. L'ouvrage explique comment se sont mises en place les fruitières qui ont pris leurs source dans les alpages, suisses, en Franche-Comté et dans les deux Savoie en mettant en exergue le travail fabuleux de ces hommes d'exception qu'étaient les fruitiers. Avec de nombreux documents et photos qui rafraîchiront agréablement bien des mémoires.

240 pages, 20 € (+ 5 € frais port). Jean Dominici – 70 Chemin du Rocher – 73000 Bassens.

Savoie et Littérature : **Actes de 2012 du 44e congrès de l'Union des sociétés savantes de Savoie de Chambéry**. À commander à la Société des Amis du Vieux Chambéry - Congrès 2012 - 1, rue des Nonnes 73000 Chambéry, accompagné d'un chèque de 30 € + 4,15 € de frais d'expédition (à l'ordre de l'Union des sociétés savantes de Savoie).

Notre histoire – Musée de Rumilly

Le nouveau musée de Rumilly, « **Notre Histoire, Musée de Rumilly** », a ouvert ses portes le 1er mai 2013. Il a été conçu pour abriter une muséographie moderne dédiée aux collections de l'histoire de la ville et accueillir des activités participant à une vie culturelle dynamique. Situé dans l'aile nord du magasin des tabacs de Rumilly appelé aujourd'hui la « Manufacture », le bâtiment, emblématique du développement de la ville, date de 1862.

Dédié à l'histoire de la ville, le musée nous fait remonter le temps à travers un bel ensemble de portraits, d'objets du quotidien, de documents anciens ou encore de témoignages. Il présente différentes facettes de l'histoire de la ville, évoque la vie religieuse, l'organisation sociale, le travail, les loisirs…et propose de porter un nouveau regard sur l'évolution urbaine, la ville et ses représentations.

5 place de la Manufacture, 74150 Rumilly

Plus d'informations sur http://www.mairie-rumilly74.fr/culture_patrimoine/notre_histoire_musee_de_rumilly/preparer_sa_visite/les_activites

Expositions

Genève – Cabinet d'arts graphiques (5, promenade du Pin) **:** ***Picasso devant la télé.***

Picasso s'est toujours intéressé aux modes d'expression populaires, tels que les journaux, la publicité ou le cinéma. Dès 1960, il regarde régulièrement la télévision et certains programmes comme le cirque, le catch ou les films le captivent. Le langage télévisuel, l'arrivée en masse d'images de toutes natures, dont certaines rejoignent ses préoccupations de toujours, ont ainsi une influence sur la production artistique de ses dernières années. Cette exposition, organisée en collaboration avec le Consortium, Centre d'art contemporain de Dijon, révèle les liens inattendus entre le petit écran et l'œuvre de Picasso entre 1966 et 1970.

Jusqu'au 15 décembre 2013.

Genève – Musée d'art et d'histoire de Genève : ***Les volets restaurés de la cathédrale Saint-Pierre.*** Fleurons des collections du Musée d'art et d'histoire, les deux volets réalisés en 1444 par le peintre bâlois Konrad Witz pour la cathédrale Saint-Pierre de Genève comptent parmi les œuvres les plus emblématiques de l'histoire de l'art occidental, en raison notamment du célèbre paysage de *La Pêche miraculeuse*. L'exposition se propose de les redécouvrir à la lumière de leur récente restauration. Elle s'articule en deux parties. La première est consacrée à l'histoire matérielle des volets depuis leur création jusqu'à aujourd'hui. La seconde les replace dans le contexte artistique de Genève et du duché de Savoie durant la première moitié du XVe siècle, en présentant des œuvres de différentes techniques (sculpture, peinture, vitrail et enluminure). Du 1er novembre 2013 au 23 février 2014.

Genève – Palexpo, halle 7 : ***Toutankhamon – Son tombeau et ses trésors***

L'exposition offre la possibilité de contempler plus de mille répliques d'objets du trésor funéraire de Toutankhamon, tels que les archéologues les ont trouvés en 1922. La reconstitution de cette fascinante découverte est exceptionnelle. Les chambres du tombeau présentées dans l'exposition ne peuvent être contemplées nulle part ailleurs sous cette forme, pas même en Égypte. Le public découvre de nombreux objets rares comme la reproduction du magnifique masque funéraire en or de Toutankhamon, dont l'original ne voyage plus depuis les années 1980. Jusqu'au 12 janvier 2014.

SOMMAIRE

AGENDA 1

ACTUALITÉS 2

Andilly. Charly, Jussy et Saint-Symphorien
Pages d'histoire 2

L'expérience pionnière de Saint-Julien :
L'archéologie de la vie quotidienne 2

Les fouilles de l'esplanade Saint-Antoine à Genève 3

SORTIE 4

Visite du Bourget-du-Lac et Belley 4

BIBLIOTHÈQUE 5

CARNET 6

Nouveaux membres 6
Décès de Jean-Vincent Verdonnet 6
Décès de Geneviève Calame-Griaule) 7

CARNETS D'HITOIRE 7

L'Art Nouveau 7
Proverbes du cru 8

Oubli et faussetés :
L'étrange destin de Victor Curtat- Cadet 9
Les Burgondes avant 534 11

À LIRE, VOIR et ENTENDRE 14

Publications savoyardes 14
Notre histoire – Musée de Rumilly 15
Expositions 15

Ballade en Bugey - Clichés de Danielle Vonlanthen

RÉDACTION

Jean-Yves Bot, Marie-Claire Bussat-Enevoldsen, Jean-Luc Daval, François Déprez, Marielle Déprez, Philippe Duret, Didier Dutailly, Gérard Lepère, Claude Mégevand.
Responsable de la publication : Dominique Miffon.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

Pour tout renseignement ou adhésion, contacter :
LA SALÉVIENNE – 4, ancienne route d'Annecy - 74 160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS
Téléphone : 04 50 52 25 59
Courriels : la-salevienne@wanadoo.fr *(président)* — nadine.cusin@sfr.fr *(administration)*
Site Internet : http://www.la-salevienne.org